

nécessaires pour les exercer. Avec le système d'instruction que nous avons, un jeune homme, au sortir du collège, peut devenir prêtre, médecin, avocat ou notaire. Je ne parle pas de l'enseignement qui, dans ce pays, ne peut pas être mis au rang des professions : le premier métier venu rapporte davantage, sans exiger une aussi longue préparation. Or, pour ceux qui ne sont pas appelés à l'état ecclésiastique, — et il est évident que le nombre en est grand, — il reste donc les trois professions que je viens de nommer et qui sont déjà complètement encombrées. Et, cependant, il y a bien le grand commerce, le génie civil, l'architecture, les chemins de fer, etc ; mais tout cela est à peu près en dehors de notre portée : nous n'avons pas l'instruction première nécessaire pour nous y engager, ou, du moins, pour y obtenir le succès. A celui qui choisit ces carrières, tout est à recommencer ; son éducation est complètement à refaire, à un âge où le temps manque, où la fatigue est déjà venue, parce que le découragement a envahi le cœur.

Représentez-vous un voyageur qui a devant lui une immense étendue de pays à traverser pour arriver à un but vers lequel il tend. Au départ, des personnes censées compétentes, lui, donnent une direction qu'il suit en toute confiance ; la route est longue et difficile ; il marche avec ardeur, tournant courageusement les obstacles, supportant les fatigues avec patience. l'œil fixé vers ce but qu'il est certain d'atteindre ; car on n'aurait pas eu, n'est-ce pas, cette cruauté épouvantable de le tromper et de lui indiquer un chemin qui n'est pas le bon. Ce n'est pas une course de quelques jours ; c'est un voyage de plusieurs années. A chaque étape, il se repose, fait ses calculs et constate un progrès satisfaisant ; puis, il se remet en marche, le cœur content et rempli d'espoir. Enfin, au bout de huit années, il arrive au sommet d'une haute montagne ; c'est sa dernière station ; au-delà doit exister un versant facile sur lequel il n'a qu'à se laisser descendre avec tout le monde ; c'est le grand chemin fréquenté de la vie, et l'expérience qu'il a acquise avec tant de peine, pendant la première partie de la route, doit lui rendre facile le reste du voyage. C'est, du moins, ce qu'on lui a dit, et il n'a aucune raison d'en douter.

Il se repose quelque temps, il l'a bien gagné, et il entrevoit avec une ferme confiance l'horizon qui va s'ouvrir devant lui. Cependant, lorsqu'un matin, il se décide à repartir et qu'il cherche à s'orienter pour s'élaner dans la direction nouvelle, il s'aperçoit que la montagne sur laquelle il se trouve n'est accessible que du côté par lequel il est venu ; partout ailleurs, des précipices à pic, d'une profondeur effrayante, lui ferment le passage. Il y a bien, ici, un petit sentier difficile et dur par lequel, en se laissant glisser de

pointe en pointe, on peut, à la rigueur, arriver jusqu'au plateau inférieur ; mais ce sentier est déjà encombré par une foule d'autres voyageurs qui s'y conduisent et s'y heurtent péniblement. Les uns sont déjà arrivés au bas, meurtris, broyés ; la plupart, tombés en route, restent accrochés sur des pointes de roche, ou bien ont roulé jusqu'au fond du précipice.

Que faire ? — L'enter la descente ? — Mais c'est un risque effrayant : il n'en arrive pas un sur dix. Rester là ? — C'est impossible. — Alors, retourner en arrière, refaire ce chemin qu'on a mis huit années à parcourir, et reprendre ensuite une autre voie ? — Mais, les forces sont presque usées ; le courage, surtout, manque, brisé qu'il a été par ce terrible dé-appointement. Cependant, il n'y a pas d'autre alternative ; le voyageur se remet en route et reprend tristement cette voie qu'il a naguère parcourue si allégrement, la flamme dans les yeux et l'espoir au fond du cœur. Aujourd'hui, il est morne et sombre. Quelquefois, en descendant, il hésite, il s'arrête. Il cherche quelque sentier de traverse qui puisse raccourcir un peu son voyage. Il tâtonne et perd du temps ; ses forces s'épuisent. Bref, s'il rencontre à l'écart un endroit où il puisse planter sa tente et végéter au lieu de vivre, il s'y arrête et y demeure plutôt que de continuer cette marche rétrograde dont la fin lui semble trop éloignée. Ou bien, s'il parvient au terme, s'il finit par atteindre la véritable voie, alors, il est trop fatigué, trop usé pour tenter de la parcourir. Il s'assied ou plutôt se laisse tomber au bord de la route où la Fortune le ramassera peut-être, si elle passe. Mais la Fortune passe rarement dans ces endroits.

Ceci n'est pas une fable ni une allégorie ; c'est l'histoire réelle de tous les jours. Demandez plutôt à cette foule de déclassés, encombrant les avenues qui conduisent à l'existence laborieuse et indépendante. Demandez à ces belles intelligences que Dieu avait destinées à de grandes et nobles choses, et qui languissent dans une triste médiocrité, parce que, au début, on leur a donné une mauvaise direction, parce qu'on a enfoui dans un sombre et froid marécage un jeune plant qui voulait un sol riche, élevé, baigné par le grand air et le soleil ; demandez, ah ! demandez à tous ceux des nôtres qui, forcés d'opter entre la faim et l'exil, ont choisi ce dernier, et sont allés en pleurant grossir sur la terre étrangère, cette phalange instruite, mais d'un savoir inutile, qui courbe son front, chargé de grandes pensées et de fortes idées, sur la pioche du mineur ou le métier du tisserand. Allez lui demander à ces jeunes filles qui toussent dans la poussière des fabriques, pâles fiancées du tombeau, que leur œil cave et vitreux s'habitue à regarder sans effroi.

Ce n'est pas que je méprise les métiers ; bien au